

LUXE, CALME ET VOLUPTÉ

ALAIN D'HOOGHE

Il sera donc question de portrait. Principalement mais pas exclusivement. A moins que l'on ne suive la thèse de Jean Le Gac qui assortissait son raisonnement d'une formule lapidaire en soutenant que "la photographie, c'est le reportage", toutes les autres thématiques relevant selon lui de la peinture. Derrière cette phrase sinon assassine à tout le moins provocatrice, pain bénit pour qui veut raviver l'éternel débat au sein duquel on s'acharne à opposer art et photographie, on peut effectivement trouver matière à réflexion. Peut-être est-ce lorsqu'il est confronté à une réalité dont il ne contrôle rien ou presque, lorsque sa marge de manœuvre et son empreinte se limitent (?) au point de vue, au cadrage et au moment du déclenchement que l'acte du photographe s'avèrent le plus photographique. Ce serait alors que dans ces conditions à l'opposé de toute mise en scène qu'il trouverait au plus près de ce qui constitue la spécificité de son médium.

De la même manière, on pourrait avancer que toute photographie qui ne relèverait pas de l'événementiel, de l'impromptu pourrait se mesurer à l'aune du portrait. Paysage : portrait d'un lieu. Photographie d'architecture : portrait d'un édifice. Photographie de mode : portrait d'un vêtement ou d'un accessoire. Nature morte : portrait d'un ou de plusieurs objets inanimés. Nu portrait de corps dévêtu(s). Et cætera, et cætera.

Dès lors, et dans la mesure où Franck Christen ne pratique pas cet art du furtif qui consiste à saisir l'éphémère tel qu'il se présente, sans doute peut-on avancer que, face à toute chose, il opère en portraitiste. Mais qu'importe après tout. Vaine théorie que cette manie d'étiqueter, de labelliser à tout prix et à tout bout de champ. Contentons-nous de voir ces photographies pour ce qu'elles sont : des photographies.

Puisque la vie nourrit l'œuvre, qu'elles demeurent indissociables, attachons-nous brièvement sur le parcours de Franck Christen.

Il grandit en Alsace, dans une maison du village de Heimsbrunn, à un jet de pierre de Mulhouse, entre ses parents, sa sœur et quelques animaux familiers. La nature est omniprésente, le quotidien rythmé par les saisons. Comme toutes les histoires de famille, celle-ci sera tout à la fois banale et singulière. Les jeux d'enfant, les premiers émois de l'adolescence. Un parcours scolaire sans heurt particulier.

Bâle est toute proche, riche de ses galeries et surtout de sa foire annuelle, grande - messe internationale vers laquelle convergent tous les acteurs de l'art contemporain ? Déjà sensible au raffinement et à l'élégance, Franck y découvre un univers dont il ne soupçonnait qu'à peine l'existence et qu'il va faire sien. Le minimalisme et l'art conceptuel - Joseph Beuys en particulier - suscitent son admiration : il suffisait donc parfois de peu de moyens pour produire de la beauté. Ce dépouillement, cette rigueur qui l'attirent dans certaines œuvres, il les retrouve encore dans des dispositifs muséographiques, dans l'agencement des boutiques de luxe.

Une succession de hasards plus qu'un choix délibéré l'amènent à Bruxelles, où il entreprend des études d'histoire de l'art. S'il ne sait pas encore exactement de quoi elle sera faite, il est bien décidé à se faire une place dans ce milieu qui le fascine. Critique ? Galeriste ?

Pour l'heure, il s'ennuie sur les bancs d'une université dont les cours ronronnants ne le passionnent guère. Le projet avorte au bout d'un an.

En fait, plus que la théorie ou l'analyse, c'est la pratique qui le tente, sans que jusqu'ici il n'ait osé se l'avouer avec aplomb. Il s'inscrit alors dans l'atelier de photographie de la Cambre où il passera cinq ans, se distinguant d'emblée par la pertinence de son regard en même temps que par le sérieux avec lequel il envisage cette nouvelle orientation. Avec naturel, il marie les exercices et les thèmes imposés par le cursus avec ses préoccupations, ses envies, son propre monde.

Et, petit à petit - assez rapidement en fait - il trouve et développe sa signature visuelle.

S'il travaille alors par séries (Les collectionneurs, Les Alsaciens, les Parisiens, L'Abbaye d'Oelenberg), c'est bien plus pour répondre à des demandes précises, pour entrer dans le cadre que par envie de segmenter son travail.

Inviter à traiter un sujet "à la manière de", il opte pour un hommage à August Sander, ce qui apparaît aujourd'hui comme un présage éclairant, déterminant. A partir de là, tout ou presque l'amènera vers le portrait de proches, de relations, de ceux et celles qu'il a envie de rencontrer.

La photographie est alors tout autant un prétexte que fin en soi. Comme souvent, elle permet à l'auteur de découvrir son modèle mais aussi de retrouver une facette de lui-même, de se reconnaître dans celui qui lui fait face. Spontanément, Franck Christen recherche les affinités plutôt que les différences, si bien que l'on peut envisager la quasi-totalité de sa production comme une mosaïque dont chaque élément en composerait rien d'autre qu'un autoportrait par définition inachevé et inachevable. Peu ou prou, il est le collectionneur épris de ses objets, le Parisien rompu aux mondanités, l'Alsacien attaché à ses traditions, le moine cherchant l'harmonie dans le silence et la répétition de gestes simples, le jeune homme soucieux de son apparence, le styliste mariant lignes pures et matières nobles, le peintre recréant un univers à son image.

L'option du moyen format n'est évidemment pas innocente. Outre les caractéristiques d'un négatif qui offre une meilleure définition, donc plus de précision, il s'accorde à la photographie telle que Franck Christen l'entend et la pratique. L'appareil, relativement lourd et encombrant, ne passe pas inaperçu, constituant de ce fait une réelle présence physique lors de la prise de vue et lui conférant une importance, une solennité dont chacun des protagonistes prend conscience. Pas question ici d'agir à la dérobée, à l'insu de l'autre. De plus, la caméra étant tenue à hauteur du ventre ou de la poitrine plutôt que portée à l'œil, rien ne fait écran entre le photographe et son modèle qui peuvent dès lors garder un rapport d'égalité, de véritable face à face.

Enfin, l'image carrée appelle un autre équilibre, comme une plus grande assise.

A l'artifice plus ou moins dépouillé du studio, Franck Christen préfère le portrait en situation, prenant appui sur les éléments du décor naturel pour composer son cadre. Le plus souvent, le personnage s'inscrit dans un environnement aux contours stricts. Les lignes sont plus volontiers droites que courbes, les angles abrupts, comme si l'auteur voulait réserver toute la douceur des arrondis à l'essentiel, l'humain.

C'est une même douceur, de semblables arrondis qu'induit la lumière tombant comme une caresse. Toujours, ici, la lumière - celle du jour, à l'exception de toute autre - l'emporte sur l'ombre. Au propre comme au figuré.

S'ils ne semblent pas inquiets, si on les sent en confiance plus que sur la défensive, les modèles de Franck Christen laissent dans la plupart des cas entrevoir leur fragilité. Ne décelant chez lui aucune malveillance, il baisse la garde et le masque, se laissent aller jusqu'à se livrer dans toute leur vulnérabilité.

Les corps en disent aussi long que les visages. Cela aussi, le photographe l'a compris, qui met en place un curieux rituel en préambule aux prises de vue. Avant de poser, le modèle est "soumis" à quelques exercices d'assouplissement, manière incongrue de briser la glace mais avant de tout procédé presque infaillible pour éviter l'aspect figé, emprunté de quiconque est placé face à l'objectif. L'attitude perd ainsi de sa rigidité, le geste retrouve son naturel.

Même si le processus autorise une maîtrise presque totale des différentes composantes de l'image, du choix du cadre à celui du moment où l'on déclenche, Franck Christen reste attentif et réceptif à l'heureux accident, à l'imprévu qui fera basculer la belle ouvrage dans le champ de la grâce. C'est l'accident, le fortuit, insoupçonné jusqu'au développement du film, qui présidera à la sélection finale. A chaque fois, c'est indicible magie qui permet à une photographie de rejoindre ses sœurs aînées dans le cahier toilé où sont consignées "celles qui restent".

Heureusement l'art s'abreuve plus d'irrationnel que de certitudes ou de recettes.

Si la figure humaine reste au cœur de cette œuvre, si elle constitue l'épicentre et le fil rouge d'autres motifs viennent l'enrichir et la diversifier, confortant sa cohérence.

Qu'il photographie un couturier ou une architecte d'intérieur célèbres, des amis peintres, ses parents, ses voisins, une mère et son enfant faisant des cabrioles dans l'herbe toscane, le chien Corto, un jupon immaculé, une bouteille d'eau bénite ou les ruines du temple de Faqra, Franck Christen reste en quête d'élégance. La beauté, celle des êtres, des choses comme des sentiments, voilà sans doute ce qui le pousse à garder l'œil ouvert. Voilà ce qui l'arrête lorsqu'un nuage traverse le ciel, que les cèdres forment une voûte délicate, qu'un pilier de la tour Eiffel devient une dentelle aux incomparables entrelacs.

Etrange paradoxe : ces images sont à coup sûr contemporaines et, pourtant, elles touchent l'intemporel. Hors normes, hors mode, hors courants. Là réside assurément leur véritable, leur indéniable modernité.

Certains photographes assortissent leur travail d'un discours pour lui conférer du sens (Nietzsche parlait alors d'eaux que l'on trouble pour tenter d'en occulter le manque de profondeur); certains autres décrivent inlassablement des images qu'ils ne feront pas, entretiennent leur auditoire de projets qui ne verront jamais le jour. Franck Christen se contente de photographier sans bruit. Mais on sait la force du silence.

En fin de compte, toute analyse de cette œuvre ne peut mener qu'à la redondance. Elle ne demande qu'à être regardée pour dévoiler tous ses charmes, distiller son délicieux poison. Ce que l'on nous propose ici, c'est une invitation au voyage, pareille à celle de Charles Baudelaire qui promettait "ordre et beauté, luxe, calme et volupté".

